

LETTRES DE JEUNESSE
DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

“ Nous n'avons eu comme ressource que de nous aimer les uns les autres. C'est pourquoi j'écris toujours plus tendre que ma tête ne me le commandait. ”

(Lettre à M. B. du 11 novembre 1903.)

I

12 décembre 1896

Mon bien cher ami,

Je suis impuissant à exprimer ce paroxysme de la joie de mon cœur lorsque, dimanche matin, j'ai lu votre lettre. Depuis huit jours, des caresses et des bonheurs m'entourent : près de moi, là où je suis, sur cette table d'où je vous écris, je sens votre présence blonde et douce, faite de beauté. Ah ! tout le bon tonnerre de Dieu de votre âme, il me semble le vivre, et je m'exalte en lui, et je vous vis. Moi aussi, je suis bien ardent, et j'ai des flammes au cœur pour tout ce que je pense et pour tout ce que je fais. Toute chose humaine

doit être vécue en enthousiasme, il faut se mouvoir au monde comme un enragé et aimer ses amis par dessus toute chose vivante. Mais je ne sens pas pour vous que cette amitié qui clame, il y a aussi les sentiments graves des instants de repos, et je regarde vers Bruxelles, et je pense à vous, et je vous vois. Votre image n'est pas très précise pour ce qui est des traits du visage, je n'ai pu deviner si vous êtes brun ou blond : ce que je vois de vous ce sont de grands gestes particuliers, un mouvement de la tête levée et un peu penchée, puis une traîne de manteau. C'est bien bizarre, n'est-ce pas ! mais j'ai l'un des esprits bizarres de ce pays. Il fait tiède en moi : se sentir un ami, un grand ami, et avoir reçu de lui des paroles délicieuses qui restent gravées dans la mémoire et qu'on récite souvent, le jour.

.
Cela a dû vous surprendre, que j'aie préparé l'Ecole Polytechnique. Hélas ! pendant trois ans de ma vie, de 17 à 20 ans, j'ai entassé des mathématiques sous mon crâne, et j'en souffre encore d'y songer. La terreur des cahiers d'x entassés, qui vous pèsent comme une chape de plomb ! Et ne pouvoir songer à la beauté de vivre, ni regarder le ciel, ni se sentir un corps humain vivant ! Ah ! oui, j'ai bien souffert.

Voici qu'ayant échoué à l'examen, il m'a fallu errer en ma province à la recherche d'une situa-

tion. Je suis pauvre, puisque mon père est sabotier ; toutes sortes de gens, sous prétexte de me pistonner, se sont indignement moqués de moi, — ce n'est que depuis le mois d'octobre, à 22 ans (vous avez deviné juste) que je suis entré à la Ville de Paris. Là, je suis présentement commis auxiliaire au service de l'Eclairage, dans la mairie du IV^e arrondissement. Chaque matin, j'entre là, à 10 h. moins 1/4 et j'en sors à 5h. 1/2 avec environ 2 heures d'intervalle pour déjeuner. Et comme vous le pensez, c'est bien atroce la bureaucratie ! L'ennui ne consiste pas dans les paperasses qu'on remue mais dans la présence d'autres employés qui font du bruit, chantent, causent imbécilement de tout. A subir cela, on se sent amoindrir chaque jour, — et le soir il faut sortir ou se refaire une virginité pour travailler. Le pis est que je m'estime heureux d'être là-dedans, puisque ça assure ma vie matérielle.

— L'existence que je mène est assez régulière ; sortir avec un ami, Louis Lumet, de préférence, puis vers neuf heures rentrer et travailler ou rêvasser jusqu'à une heure du matin. Parfois, je vais chez Ghil et nous causons délicieusement de notre art. Et c'est tout. Il en résulte une vie assez vague, insatisfaite, qui se remonte d'alcool un peu, et divague entre la joie sans fin et la mélancolie inouë. Pourtant, je suis heureux et gai, heureux surtout quand je suis triste : alors je ferme mes